

Journées du Patrimoine 2012, visites organisées dans le canton de Genève

Table des matières

- [Un joyau architectural : l'usine Sicli](#)
- [Une carrière de molasse au Jardin botanique](#)
- [Conférences à l'usine Sicli , le message de la pierre pendant la préhistoire](#)
- [Ruine, renaissance ou désolation : le troisième âge du béton armé](#)
- [Gunit over ? Une plasticité du béton](#)
- [L'agence Perraudin Architectes et la construction en pierre massive](#)
- [Projections et exposition au BAC](#)
 - [« L'homme, l'espace et la ville : Entretien sur le béton »](#)
 - [« Du béton pour vivre, ou un mal devenu nécessaire »](#)
 - [« Salle Blanche », exposition au BAC](#)
- [Le barrage de Verbois](#)
- [Oneohtrix Point Never joue au barrage de Verbois](#)
- [Le pont Butin](#)
- [La synagogue Beth Yacoov](#)
- [La restauration de l'école de Saint-Jean](#)
- [Le palais de l'Athénée et ses décors peints](#)
- [Faux marbres dans les entrées d'immeubles](#)
- [Du caillou au ciment, les métamorphoses du revêtement de sol](#)
 - [Les escaliers en pierre de la Vieille-Ville](#)
- [Le pavillon rustique du Jardin anglais](#)
- [Autour des têtes sculptées de la façade de la Maison Tavel](#)
- [La Maison des Parlements](#)
- [Les tours de Carouge, une cité du 20e siècle](#)
- [Le Muséum d'histoire naturelle, mémoires de pierres](#)
- [Les villas Python](#)
- [La Neptune, histoire de pierres](#)
- [Le château de Rouelbeau](#)
- [Dardagny, des murs et des mûres, éclats d'histoire du paysage](#)

Un joyau architectural : l'usine Sicli

Ce bâtiment emblématique, sculptural, posé tel un objet du troisième type sur une aire de la zone industrielle, possède toutes les qualités pour constituer un jalon architectural important dans le cadre du futur aménagement du quartier Praille Acacias Vernets (PAV). Selon la rumeur, le directeur de Sicli, séduit par la structure de la nouvelle station-service de Deitingen sur l'autoroute A1, décida de confier à son auteur la conception de sa nouvelle usine à Genève. Né en 1926, l'ingénieur Heinz

Isler s'intéressa très tôt aux membranes en béton, puisque son travail de diplôme à l'EPFZ portait déjà sur ce type de structure. Ses formes, au départ relativement géométriques, tendent peu à peu à s'affiner jusqu'à ressembler à des ailes d'oiseau. Parmi les quelque 1500 voiles en béton mince qu'il a édifiés dans toute l'Europe, celui de l'usine SICLI est l'un des plus exceptionnels dans sa configuration spatiale et son affirmation plastique. Sur un plan tramé très simple se développe sous une seule membrane en béton de forme libre l'ensemble des activités de l'usine. La vaste coque spatiale qui en résulte repose sur sept appuis seulement. À une ouverture centrale, de très grand diamètre, répond une importante échancrure du voile en forme de goutte d'eau située à la jonction des deux entités fonctionnelles de l'usine, qui éclaire un patio planté de conifères. Acquise par l'État, l'ancienne usine Sicli sera dédiée à des activités centrées sur l'architecture, l'urbanisme et le design. Au travers d'expositions, de conférences et d'événements pluridisciplinaires, le public sera ainsi invité à découvrir les multiples facettes de ces thématiques et à débattre autour des questions liées au développement urbain, ici et ailleurs.

Une carrière de molasse au Jardin botanique

Exposition d'un choix d'images d'après le reportage photographique réalisé en été 2010 par Claudio Merlini sur le chantier du nouvel herbier, lors de l'extraction de la molasse du lac.

Conférences à l'usine Sicli , le message de la pierre pendant la préhistoire

Des premières occupations humaines de nos régions, il ne reste parfois que des vestiges en pierre : outils, monuments funéraires, ruines d'habitat. Seuls ces artéfacts ont résisté au temps. A charge des archéologues de les faire parler et d'en tirer des données sur notre passé. Le travail du préhistorien consiste donc à restituer le mode de vie, les activités et la pensée des populations d'autrefois, à l'aide d'une part infime des objets et déchets domestiques de la préhistoire.

Ruine, renaissance ou désolation : le troisième âge du béton armé

Cent ans après sa naissance, cinquante ans après son grand déploiement architectural (après guerre), l'héritage bâti en béton et en béton armé pose de multiples problèmes. De maintenance, de vieillissement, d'image encore, sans parler de la question environnementale aujourd'hui brûlante. À travers les étapes majeures de sa constitution comme matériau quasi incontournable de l'économie de la construction aujourd'hui, le propos établira un diagnostic de ce patrimoine encombrant, souvent sans qualité.

Gunit over ? Une plasticité du béton

Il y a des architectures étranges, difformes. Souvent perçues comme des échecs, des ratés, elles assument depuis leur conception, leur réalisation, le statut d'une incompréhension convenue. Elles ne sont pas ces architectures magnifiques, équilibrées, proportionnées qui véhiculent avec vigueur leur image de réussite et leur appartenance au bon goût d'une époque. Ces architectures « décalées » ont en commun la relativité de notre jugement qui ne perçoit pas toujours leurs

nécessaires tentatives.

L'agence Perraudin Architectes et la construction en pierre massive

L'agence française Perraudin Architectes a été créée en 1980. Depuis lors, elle s'est intéressée à une architecture soucieuse des problèmes environnementaux en se préoccupant notamment des émissions de CO₂ sur la totalité du processus de production d'un bâtiment et des matériaux utilisés. Elle poursuit inlassablement ses recherches, au risque de poursuivre des voies singulières, comme celle d'utiliser des matériaux particulièrement révolutionnaires, telle la pierre massive.

Projections et exposition au BAC

« L'homme, l'espace et la ville : Entretien sur le béton »

film documentaire d'Éric Rohmer, production IPN, vidéoprojection noir/blanc

Dans le cadre de la collection « Civilisation » à destination pédagogique, cette émission a été réalisée par Éric Rohmer comme un dialogue à bâtons rompus entre l'architecte Claude Parent et l'urbaniste Paul Virilio, interrogés par Paul-Louis Letonturier, avec la participation de l'historien de l'architecture François Loyer. Une passionnante remise en cause des préceptes du modernisme, une ode au béton armé, et une réflexion visionnaire sur l'usage de la ville.

« Du béton pour vivre, ou un mal devenu nécessaire »

Film documentaire de Pierre Demont, Constantin Fernandez, Robert Rudin, Production d'Alexandre Burger, RTS Radio Télévision Suisse

Né du hasard, de la hâte, les grands ensembles répondent à une démographie galopante. Racontant l'origine de la cité nouvelle d'Onex, ce documentaire touchant s'articule autour d'images d'archives soutenues par les propos de l'architecte et urbaniste Marc Saugey, du directeur de l'aménagement Arthur Harmann, des architectes Christian Hunziker et Claude Jolimay, ainsi que du conseiller à l'exécutif Jean Argand et quelques habitants. Tous expriment leurs convictions empruntes de doutes et de modestie.

« Salle Blanche », exposition au BAC

exposition conçue par l'architecte Christian Dupraz

L'exposition « Salle Blanche » interroge la notion du processus et questionne ce moment fragile où le désir d'une idée apparaît. Elle fait référence à la « White Room », de Cédric Price, endroit d'échanges voulu comme un territoire neutre et vierge propice à l'émergence d'une pensée. Au centre du dispositif se trouve une architecture géométrisée qui exprime le lieu, le parcours et le transport. Un espace en dialogue avec une sélection de films retracant les propos de personnalités singulières à l'origine de tentatives architecturales significatives et prospectives.

Le barrage de Verbois

SIG possède plusieurs sites de production électrique, dont 4 barrages. Principal ouvrage hydroélectrique du Rhône genevois, le barrage de Verbois a été inauguré en 1944. Sa construction aura nécessité 131'000 m³ de béton et 37'500 m³ de ciment, soit presque 19 fois le volume de la pyramide du Louvre. Cet aménagement comprend quatre passes, chacune ayant deux vannes, l'usine à proprement parler avec quatre turbines Kaplan et deux digues latérales. Le débit du Rhône permet à Verbois de produire en moyenne 466 GWh par année, soit un peu plus de 15% de la consommation du canton. Cette visite guidée pourra être complétée par une découverte

Oneohtrix Point Never joue au barrage de Verbois

Chantre d'une musique électronique minimale, Oneohtrix Point Never construit des architectures éphémères faites d'envolées synthétiques parfois inquiétantes, mais toujours spatiales. Pour les Journées européennes du Patrimoine, l'artiste américain investira le barrage de Verbois pour faire résonner le lieu de ses nappes rétrofuturistes aux tentations industrielles. De l'électricité, de l'électro, du béton.

Le pont Butin

Le pont Butin, en dehors de l'imposant ouvrage de génie civil qu'il représente, fut une des pièces maîtresses de la ligne ferroviaire dite «tracé de raccordement» devant relier la gare de Cornavin à celle des Eaux-Vives. Sa réalisation fut possible grâce au legs de M. Butin en 1913. Un concours d'idée pour un pont ferroviaire et routier est lancé par l'État en 1914. Cinq projets en sortent ex aequo et le choix du projet à exécuter donne lieu à d'ardents débats au-delà même de la date du début de la construction en 1916. Le projet adopté, dont la référence est l'aqueduc romain du pont du Gard, est celui de Garcin et Bolliger. Durant le chantier, de nombreux obstacles apparaissent encore : du remplacement de la première entreprise de génie civil adjudicataire au changement du tracé de raccordement qui rend le pont ferroviaire obsolète avant même son achèvement. L'ouvrage, avec ses deux tabliers en béton et parement de granit, est finalement terminé en 1927. En 1968, lors de l'adjonction du porte-à-faux destiné à déporter les trottoirs, la chaussée routière est augmentée à 2 fois 3 voies. Les travaux de maintenance mis en œuvre en 2010 ont permis d'élargir les trottoirs pour sécuriser le cheminement des cyclistes et prévenir les agressions chimiques du sel de dé verglaçage. Pratiquement un siècle après sa conception, sa structure, qui n'a jamais nécessité de renforcement, permet de supporter l'important trafic qui y transite quotidiennement, y compris les convois exceptionnels. La tranchée couverte qui devait abriter la voie ferroviaire est aujourd'hui occupée par le laboratoire d'aérotechnique de l'Hépia qui l'utilise pour des essais de soufflerie.

La synagogue Beth Yaacov

La synagogue Beth Yaacov a été édifiée en 1854 sur un terrain aussi lunaire que chargé de promesses. Fille de la Constitution genevoise, qui favorise l'éclosion de lieux de culte sur le pourtour de la ville ancienne, elle est la marque tangible d'une accession nouvelle des Juifs à la citoyenneté. Fière d'être une architecture liminaire, la synagogue parle une langue inédite; elle affiche un style

"mauresque" combinant arcs outrepassés, merlons bifides et bandes alternées. L'Orient dans la cité de Calvin? Oui, mais un Orient filtré, médiatisé par des modèles allemands, dont l'architecte Jean-Henri Bachelot s'est largement inspiré. Dans cette collusion du proche et du lointain, le matériau de construction s'efface sous un fard d'enduits, de peintures murales et de faux joints. Ce sera donc l'occasion de parler de couleurs et de motifs, autant que des pierres et de leur provenance. Le bâtiment, on le verra, camoufle aussi sous son socle, un reste d'ancienne fortification épargné par la pioche. Beau palimpseste que celui-ci, où un fruit de la tolérance religieuse s'appuie sur des murs de défense séculaires. Ces visites seront aussi l'occasion de se familiariser avec la pratique du judaïsme. La synagogue est le haut lieu de conservation des rouleaux de la Tora qui y sont lus, étudiés, commentés et enseignés. Elle accueille ce bouillonnement d'interprétation de textes, mais surtout le rassemblement et les prières du peuple juif.

La restauration de l'école de Saint-Jean

Le quartier de Saint-Jean se développe au tout début du 20e siècle, fruit d'une opération menée par la Société immobilière genevoise. À front des rues nouvellement tracées, les immeubles se multiplient, induisant une forte augmentation de la population. La nécessité d'une école se fait rapidement sentir et, en 1911, un concours est lancé. Les lauréats sont Alfred Olivet et Alexandre Camoletti, architectes associés. De plan très classique, soit un grand corps oblong doté d'un pavillon central et de deux ailes en retour d'équerre, leur école s'impose, côté cour, par son ample toiture, son rez-de-chaussée rythmé en arcades et par les références baroques qui marquent le pavillon; côté falaise, en revanche, ce sont les grandes baies vitrées, propices à l'éclairage des classes qui dominent, imprimant ainsi au bâtiment un caractère industriel. Achevée en 1915, l'école comporte une vingtaine de classes, une salle de gymnastique, une bibliothèque, une cuisine avec réfectoire et même des douches; elle peut accueillir jusqu'à 840 élèves. Depuis sa construction, certains espaces ont changé de destination et des matériaux nouveaux sont venus se substituer aux anciens, entraînant la quasi-disparition du décor originel. L'enveloppe, quant à elle, n'a été que peu modifiée, conservant à l'édifice sa richesse architecturale et son allure monumentale. Une vaste campagne de travaux a été menée entre 2010 et 2012. La rénovation du bâtiment a permis de restituer les couleurs d'origine de la façade et de restaurer des éléments significatifs du décor intérieur.

Le palais de l'Athénée et ses décors peints

Le palais a été construit entre 1860 et 1864 par Jean-Gabriel Eynard qui le fit édifier à ses frais pour la Société des Arts. Les architectes G. Diodati et C.-A. Schaeck tirèrent parti de la parcelle étroite et allongée acquise par le mécène et conçurent un bâtiment s'harmonisant avec le palais Eynard. Implantée comme ce dernier, sur les anciennes fortifications, entre deux niveaux, avec un soubassement puissant épousant la dénivellation, cette œuvre néo-classique reprend à sa façon le thème du péristyle : entablement monumental de colonnes engagées. L'institution de la Croix-Rouge fut fondée en ce lieu en octobre 1863, alors que le palais venait d'être achevé. La restauration de la toiture et des quatre façades, de 1982 à 1984, fut suivie de celle de la Salle des Abeilles en 1985. Depuis lors, une campagne de travaux a permis de mettre au jour, en 2006 et en 2007, les remarquables décors d'origine du vestibule et du grand escalier dont les faux marbres et autres éléments avaient été partiellement masqués par des surpeints. Actuellement, un nouveau chantier, entrepris en 2010, a pour but de redonner son éclat à l'ensemble des trois salons avec une attention toute particulière pour la restauration des très beaux décors peints des plafonds où apparaissent des balustres de pierre et de faux marbres. Tous les chantiers de restauration, dès la première étape en 1982, ont été menés grâce à l'appui des pouvoirs publics et de mécènes privés. Le Palais de l'Athénée est toujours la propriété et le siège de la Société des Arts, la plus ancienne société à but

Faux marbres dans les entrées d'immeubles

L'entrée d'un immeuble est à coup sûr la carte de visite du bâtiment; espace de représentation, elle se doit d'être le symbole de la prospérité du propriétaire et de ses habitants. Quoi de mieux, dans ces conditions, que d'utiliser le marbre, matière lisse, brillante et propre pour donner l'impression d'un monde parfait. Le matériau est coûteux, pour son extraction on a sué sang et eau dans des montagnes parfois lointaines. Ses couleurs chatoyantes et les possibilités de taille et d'assemblage qui permettent de l'adapter au décor classique en soulignant le dessin de l'architecture l'a imposé comme un ornement indispensable. Depuis des siècles les marbres ornent les palais et les riches demeures. Que faire lorsqu'un tel investissement n'était pas possible ? Les décorateurs se sont tournés vers le trompe-l'œil. La technique n'est pas récente, on la trouve illustrée à profusion dans les fresques de Pompéï. Néanmoins, on peut dire que sa production atteint le sommet de sa qualité dans la seconde moitié du 19e siècle et Genève n'a pas à rougir des exemples qu'elle détient. Même si un bon nombre de ces décors ont malheureusement disparu dans des périodes où leurs couleurs n'étaient plus à la mode, cette visite permettra de voir quelques belles entrées où ils ont été conservés. La présence d'une spécialiste en reconstitution de décors peints donnera l'occasion de faire un tour d'horizon des différentes méthodes utilisées pour la fabrication et la réhabilitation de ces décors de faux marbres. Elle permettra également de se pencher sur les motifs décoratifs qui les accompagnent souvent, élaborés avec les techniques du pochoir ou du poncif.

Du caillou au ciment, les métamorphoses du revêtement de sol

À Genève comme ailleurs, l'histoire du sol est mal connue, voire totalement ignorée. Rejet symptomatique : entre ce que l'on foule et ce que l'on refoule, la proximité n'est pas que phonétique. Le sujet, pourtant, est loin d'être terre à terre. Mieux : il mérite d'être creusé. Comment la surface des rues, longtemps inégale, semée de nids de poule et de matières putrides, s'est-elle progressivement durcie, jusqu'à former la croûte lisse, régulière et imperméable que l'on connaît aujourd'hui? Pendant des siècles, le matériau est aussi familier que *ready made*: ce sont des galets, ramassés au bord de l'Arve, qui tapissent les rues, les allées et les cours. Le caillou roulé règnera jusqu'au 19e siècle, moment où l'on adopte le pavé taillé à l'exemple des villes suisses allemandes. Désormais, la pierre n'est plus à portée de main; on la fait venir par bateau des carrières du Fenalet et de Meillerie. Les paveurs aussi viennent d'ailleurs, détenteurs d'un savoir-faire qui n'a pas d'ancrage local. C'est également au 19e siècle qu'apparaît le bitume, couvrant d'abord les trottoirs - une invention récente - pour le confort des piétons. Concurrencée par le ciment, cette matière ductile se répandra en nappes sur la chaussée, jusqu'à ce que le pavé ne fasse retour dans certains secteurs. En Vieille-Ville en particulier, comme le révélera cette promenade, l'occasion est inespérée de regarder où l'on met les pieds, scruter le sol et en savoir plus sur ses multiples revêtements.

Les escaliers en pierre de la Vieille-Ville

Élément majeur de tout édifice de prestige, l'escalier en pierre est au cours de l'Ancien Régime l'objet d'incessantes innovations techniques et formelles. Les maisons de la Vieille-Ville nous offrent dans ce domaine une grande variété d'exemples. À côté de la « vis » médiévale qui persiste longtemps dans les demeures bourgeoises, de nouvelles formules commencent à se répandre à partir du 16e siècle: l'escalier droit à l'italienne, puis, l'escalier à la française porté à sa perfection dans les

hôtels particuliers du 18e siècle.

Le pavillon rustique du Jardin anglais

Le pavillon rustique du Jardin Anglais, attribué au jardinier paysagiste L.-J. Allemand a été construit en 1895. Il constitue l'un des derniers témoignages à Genève de l'art du ciment armé moulé. Ses poteaux et balustrades imitent des troncs d'arbres tandis que son toit pointu simule une couverture en chaume. Les outrages du temps ont fait disparaître sa polychromie d'origine et ont provoqué divers dégâts tels que la corrosion des fers et l'éclatement des mortiers. Une soigneuse restauration opérée en 2009 a permis de remettre en valeur ce petit objet exceptionnel.

Autour des têtes sculptées de la façade de la Maison Tavel

À l'occasion des Journées européennes du patrimoine, la Maison Tavel propose aux enfants accompagnés de leurs parents un moment de découverte des extraordinaires têtes sculptées de sa façade... à la rencontre de la princesse, du roi et des monstres du Moyen Age. Cet ensemble de dix têtes sculptées orne la façade de la plus ancienne demeure privée de Genève depuis sa reconstruction en 1334 et présente un ensemble unique dans la région de sculpture civile du 14e siècle. Remplacées depuis 2008 par des copies en ciment afin de garantir leur conservation, ces têtes sculptées dans la molasse sont désormais présentées dans une salle du premier étage. Elles peuvent ainsi être approchées, pour en admirer les détails et les restes de polychromie. La visite commencera par une observation de la façade, de son architecture de petit château et de ses sculptures. Puis, dans la cour, un moment d'atelier permettra de découvrir la sculpture sur pierre en s'initiant à ces techniques encadrés par Vincent Du Bois et Pierre Buchs, sculpteurs sur pierre.

La Maison des Parlements

L'actuelle Maison des Parlements, siège de l'Union interparlementaire, constitue un exemple frappant de l'évolution d'un bâtiment historique qui a bénéficié d'une mise à jour réussie. Il s'agit d'abord d'une villa, construite en 1908 par un architecte genevois réputé, Marc Camoletti (1857-1940), pour abriter la vie sociale et familiale du négociant de tissus Jean-Jacques Gardiol. L'enveloppe du bâtiment est une réminiscence du 18e siècle : sous une toiture à la Mansart, ses façades symétriquement percées sont revêtues de pierre, soigneusement appareillée, moulurée et sculptée d'ornements. Un siècle plus tard, l'installation de l'Union interparlementaire rend un réaménagement nécessaire. La qualité de la structure ancienne et l'excellente conservation de l'édifice convainquent les architectes Ueli Brauen et Doris Wälchli, associés à Tekhne SA, de proposer aux commanditaires la conservation de son intégrité. Entre 2001 et 2002, ils font le pari d'insérer les espaces supplémentaires sous une terrasse préexistante et agrandie à cet effet. Au mur de soutènement, ils substituent une façade nouvelle, dont la transparence est rythmée par une série de lames de béton précontraint. Entre la villa du début du 20e siècle et les annexes récentes s'établit dès lors un dialogue formel à plusieurs niveaux qui souligne la complémentarité des nouvelles fonctions : d'un côté les espaces de réception aux riches décors à peine touchés, de l'autre les auditoires, bureaux, foyer et cabines d'interprètes. Rapprochés délicatement, mais non confondus, la construction historique et le nouveau corps de bâtiment forment un ensemble équilibré alternant le plein et le vide, un enchaînement des baies simple et un rythme complexe, le béton léger et la lourde pierre.

Les tours de Carouge, une cité du 20e siècle

Le modèle carougeois est une réussite de coexistence entre deux formes urbaines que deux siècles séparent. Entre les tours d'habitation et les îlots du Vieux Carouge, la densité est la même. Étonnant ! Ce modèle s'est déployé en hauteur plutôt qu'en « tapis ». Les architectes L. Archinard, E. Barro, G. Brera, A. Damay, J.-J. Mégevand, R. Schwertz et P. Waltenspühl élaborent un plan qui s'insère dans la continuité de la trame orthogonale du plan Viana de 1783. Réalisé entre 1958 et 1969, ce quartier de plus de 700 logements comprend 5 tours de 41 mètres de hauteur, implantées parallèlement selon l'axe est/ouest, préservant les échappées visuelles sur le Jura, le Salève et le mail des Promenades. La 6e tour, haute de 60 mètres, prend le contre-pied du plan originel et se met parallèle au boulevard. L'avenue Vibert dessert principalement le quartier et poursuit la continuité des places historiques du Marché et de Sardaigne. La mixité des fonctions est assurée par des équipements périphériques de bas gabarit (commerce, artisanat, poste, équipement, centrale thermique), puis dans chacune des tours, au rez-de-chaussée, à l'entresol et en attique. La présence d'une fontaine monumentale, l'alternance d'espace de parc entre les constructions et d'un fort axe piétonnier complètent bien l'organisation spatiale de cette cité exemplaire. Le caractère distributif se distingue par une « rue intérieure » placée en partie nord des rez-de-chaussée. De typologie traversante, chaque logement est pourvu de balcon-loggia. L'architecture et la matérialité du béton, le contraste entre les façades, plus lisses au nord et plus animées au sud, confèrent à l'ensemble une impression plastique très structurée. Les tours de Carouge font partie d'un des grands ensembles genevois réalisés dans le contexte de forte croissance démographique des années 1950-80.

Le Muséum d'histoire naturelle, mémoires de pierres

L'édification d'un Muséum d'histoire naturelle à Malagnou fait l'objet d'un concours à deux degrés lancé par la Ville de Genève en 1946 et 1948 et remporté par l'architecte Raymond Tschudin. Cependant, la construction n'est réalisée qu'entre 1961 et 1966 et, dans l'intervalle, le projet connaît de nombreuses modifications dont la plus importante consiste au renoncement à l'éclairage naturel des salles d'exposition. Formé de trois corps de bâtiments distincts, le Muséum s'affirme dans un riche environnement de verdure, autant par ses volumes rigoureux que par sa blancheur. Le bâtiment des expositions présente une peau lisse de marbre blanc de Carrare, laquelle est agrémentée d'une frise et d'un soubassement en calcaire marbrier gris foncé d'Arudy et où les carrés noirs des vitrages teintés, placés au nu du parement, opèrent un fort contraste. Quant au bâtiment des collections scientifiques, son revêtement est constitué du même marbre blanc côté route de Malagnou alors que, côté Villereuse, le béton est laissé apparent et peint. Il vous sera conté l'histoire de cette construction originale et atypique qui constitue un témoin significatif de l'architecture du 20e siècle à Genève et la récente rénovation des façades vous sera présentée par des architectes. Un scientifique vous dévoilera les secrets du marbre de Carrare et l'importance des pierres dans la compréhension de l'histoire de la terre. Une belle occasion de laisser parler les pierres, de les découvrir sous tous leurs angles et d'appréhender les problématiques propres à leur utilisation dans l'architecture, en relation avec le béton !

Les villas Python

De 1905 à 1907, dans l'ancien domaine arborisé des Arpillières, Jean-Marie Python lance un programme de lotissement comprenant treize villas. C'est son opération la plus aboutie sur la

commune de Chêne-Bougeries où il travaillera durant toute sa carrière d'entrepreneur-architecte. Il avait en effet construit sur la route de Chêne dès 1894, sur les chemins de la Chevillard et Python en 1898 et sur celui du Mont Blanc en 1902. Après l'opération des Arpillières, il poursuit son activité sur la route de Chêne en 1910, et sur le chemin Falletti en 1912. Toutes ces opérations ont comme point commun d'être édifiées à proximité de routes fréquentées et, surtout, non loin d'un arrêt de la ligne de tramway, ce qui, à cette époque, valorise significativement les terrains à bâtir. Quand l'automobile sera à la portée de la bourgeoisie moyenne, J.-M. Python adaptera ses villas pour elle, créant dès 1912 des garages intégrés à son architecture. En outre, dans ces années charnières de la construction, J.-M. Python fait de plus en plus appel à des matériaux modernes, préfabriqués, produits en série et moins onéreux, ceci grâce à l'industrie : portails d'entrée stéréotypés, usage du ciment pour les marches, les escaliers extérieurs, les dalles des buanderies, les bassins à lessive, ainsi que pour les balustrades et les couvertures des vérandas. Entre manière de vivre et matériaux traditionnels, préfabrication et usages nouveaux, l'architecture de Jean-Marie Python témoigne d'une période de transition amorcée bien avant le mouvement moderne.

La Neptune, histoire de pierres

Dernière barque lémanique genevoise, la Neptune a été lancée en 1904 pour assurer le transport des matériaux de construction du Bouveret à Genève. Rachetée en 1971 par l'État de Genève, restaurée en 2004 et remise à l'eau l'année suivante, sa gestion et son entretien sont désormais assurés par la Fondation Neptune. Elle navigue depuis lors chaque année à l'occasion des Journées du patrimoine.

Pour cette édition consacrée à la pierre, sa participation est plus que jamais d'actualité. Les barques lémaniques ont en effet contribué de manière significative à la construction de Genève en assurant le transport des pierres de Meillerie et d'autres matériaux de construction du Bouveret à Genève jusqu'en 1968. Si la barque est un des derniers témoins historiques de la navigation commerciale sur le Léman, les croisières à son bord constituent également une plateforme privilégiée pour évoquer la constitution géologique du bassin lémanique (dont le rôle joué par les glaciers), la présence de stations littorales préhistoriques et les pierres enfouies sous ses eaux : les pierres du Niton, blocs erratiques échoués à proximité de son port d'attache aux Eaux-Vives ainsi que les carrières d'un matériau de construction très convoité à Genève : la molasse, dont les bancs subaquatiques affleurent à deux ou trois mètres de fond. Cette croisière permettra également d'évoquer le rôle qu'ont joué les sédiments charriés par l'Arve, affluent du Rhône, dans la construction de la ville du bout du lac. Les arenières (sablières) et les tireurs de sable sont passés par là.

Le château de Rouelbeau

Dernier vestige d'un château médiéval conservé en élévation dans la campagne genevoise, le château de Rouelbeau fait l'objet d'un vaste projet d'étude et de restauration depuis plusieurs années déjà. Il fut classé en 1921 et pris ainsi la tête de la liste des monuments historiques genevois, ce qui démontre bien l'intérêt porté à cet ensemble défensif par les protecteurs du patrimoine de l'époque. Depuis cette prise de conscience, le promontoire occupé par le château, ainsi que les fossés environnants, furent progressivement envahis par une végétation qui se développa par manque d'entretien. Les travaux commencèrent en 2001 par la fouille de l'angle sud-ouest en dégageant la végétation qui enveloppait le bâtiment maçonner. Les tours sud et les courtines sont alors apparues, révélant leur parement de molasse. La fouille a ensuite été menée en relation avec un texte ancien de 1339 qui décrit de manière très précise un bâti en bois antérieur au château actuel. Il ne s'agissait plus de fouiller uniquement un château maçonner, mais aussi son ancêtre. Un projet

d'envergure va être entrepris afin de restaurer les ruines du château et mettre en valeur les résultats des fouilles. La renaturation des sources de la Seymaz réalisée en 2000 et la restauration des ruines du château de Rouelbeau seront présentées comme un patrimoine global, naturel et culturel.

Dardagny, des murs et des mûres, éclats d'histoire du paysage

Deux invitations en forme de promenades champêtres autour du village de Dardagny, à la découverte de la relation mouvante unissant terroir, vigne et pierre. Une occasion de comprendre quelques bribes et formes - construites, cultivées ou naturelles - du paysage rural traditionnel. Sur le plateau de la Donzelle, un ambitieux projet de reconstitution de « hutins » est en cours de réalisation. Tombée en désuétude à la chute de l'Ancien Régime, puis emportée par le phylloxéra, cette culture de la vigne en hauteur marqua le paysage genevois jusqu'au 19e siècle. Elle est aussi l'expression paysagère de cette immuable tension existant entre conditions sociales, potentiel naturel et génie agricole. Ce projet joint aux classiques objectifs patrimoniaux les considérations les plus actuelles en matière de sauvegarde des ressources génétiques liées à l'alimentation, mais aussi en termes de sélection et de recherche variétale. Côté village, se sont les pierres, simples, taillées ou en assemblage qui retiendront notre attention et nous mèneront jusqu'à la plus prestigieuse d'entre-elles : le pressoir et son rôle dans la transmutation de la matière en ravisement gustatif.